

DE JÉRUSALEM AUX EXTRÉMITÉS DE LA TERRE¹

L'ANNONCE DE L'ÉVANGILE DANS LE LIVRE DES ACTES DES APÔTRES

Les paroles que saint Luc met dans la bouche du Christ à l'adresse des Apôtres dans la péricope de l'Ascension (Ac 1,6-11) marquent les étapes d'un itinéraire : « Vous recevrez la force de l'Esprit Saint qui descendra sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem et dans tout le territoire de la Judée et de la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1,8). Itinéraire programmé, ou mieux, envoi et prophétie, et même, pour Luc qui concentre en ce verset toute la teneur du récit des *Actes*, évocation d'un drame. Pour mettre en lumière ce dernier aspect, il faut replacer les paroles citées dans le cadre du bref dialogue auquel elles appartiennent : une question et la réponse qui lui est faite. Les Apôtres interrogent le Christ : « Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu vas rétablir la royauté en Israël ? » La première partie de la réponse semble consister en un refus de réponse. À vrai dire, la question est déplacée et reçoit, dans ce déplacement même, une double réponse qui en modifie radicalement l'intelligence.

1. Étude publiée dans la revue *Axes*, Recherches pour un dialogue entre Christianisme et religions, tome XIII, 4- 5, avril-juillet 1981, p. 2-13. La revue *Axes* est publiée par le Cercle Saint-Jean-Baptiste (voir note 1 page 31). Les thèmes étudiés pour l'année 1980-1981 étaient : Christianisme, culture et cultures – Évangélisation et cultures – De Jérusalem aux extrémités de la terre. [NdÉ].

LE TEMPS DE L'ACCOMPLISSEMENT

Avant de donner forme au contenu logique de ce dialogue, précisons que l'expression, « temps et moments », appartient au vocabulaire de l'apocalyptique ; elle désigne ce que nous appelons histoire comme une suite de temps dont Dieu dispose dans sa souveraine sagesse et puissance, marquée par des moments décisifs et menée jusqu'à la consommation. De fait, l'expression s'applique à ce qui mène immédiatement à cette consommation. Ainsi, dans la Première Épître aux Thessaloniciens, nous lisons : « Quant aux temps et moments, vous n'avez pas besoin, frères, qu'on vous en écrive. Vous savez vous-mêmes parfaitement que le Jour du Seigneur arrive comme un voleur... » (1Th 5,1-2).

Cette précision sur la signification d'une expression-clé nous permet d'explicitier la logique du dialogue dont nous traitons :

- Est-ce en ce temps-ci que tu vas rétablir la royauté en Israël ?
- Ce n'est, ni en ce temps, ni en un autre temps ;

Votre question, et vous ne le savez pas, concerne la consommation des siècles ;

or, la consommation des siècles, le Père la réserve exclusivement à son pouvoir ;

vous ne pouvez donc savoir ce qu'il en est (voir Mc 13,32 ; Mt 24,36. Il n'y a pas de verset parallèle chez Luc).

Il s'ensuit logiquement que l'expression « ...établir la royauté en Israël », appartenant, non à un déroulement repérable d'événements, mais à l'accomplissement du dessein de Dieu et, comme tel, relevant d'une connaissance communicable exclusivement « en mystère », subit une mutation sémantique. Il y a bien un « rétablissement de la royauté en Israël » ; mais les Apôtres ne savent pas ce qu'ils disent en en parlant, plus précisément, en présupposant une signification qui prive la question d'une réponse sur le plan où elle se situe. Bref, le quatrième élément logique de la réponse ne contient pas seulement un déni de précision chronologique, mais aussi et surtout l'évocation d'un accomplissement qui ne peut être compris que lorsqu'il advient. On reconnaît là un schéma lucanien ;

nous n'en donnerons que deux autres exemples. La Vierge Marie ne comprend pas la parole que Jésus, retrouvé au Temple, lui adresse en réponse à sa question : elle garde cette parole dans son cœur jusqu'à ce que l'accomplissement (mort et résurrection du Christ) lui en donne l'intelligence (Lc 2,49-51). Les disciples d'Emmaüs « espéraient que c'était lui qui allait délivrer Israël » ; à ces disciples dénués d'intelligence, le Christ ouvre les Écritures (Lc 24,21.25-27).

Ce deuxième exemple, proche d'Ac 1,6-8, nous permet de poser une question importante pour l'objet de notre recherche. Si la délivrance d'Israël s'accomplit en ce que la repentance en vue de la rémission des péchés est proclamée au nom du Christ à toutes les nations, à commencer par Jérusalem (Lc 24,45-47), la mutation sémantique que nous postulons pour le « rétablissement de la royauté en Israël » se réduit-elle à ce même accomplissement ? En d'autres termes, faut-il rabattre Ac 1,6-8 sur Lc 24,26-27.45-47, ou bien les versets des Actes se laissent-ils interpréter dans un sens qui les apparenterait à Rm 11,26, verset qui affirme que « tout Israël sera sauvé » ? En d'autres termes encore, pour la deuxième branche de cette alternative, le passage de l'Évangile aux Nations se situe-t-il entre un faux pas d'Israël et l'« assomption » finale de ceux des fils d'Israël qui sont « mis à l'écart » en raison et à la suite de ce faux pas ? La mutation sémantique de l'expression, « rétablissement de la royauté en Israël », aurait donc deux sens possibles *a priori* : ou bien, la restauration de la royauté s'accomplit par le don du salut à ceux qui après le faux pas de leur peuple, sont encore aimés à cause des pères (voir Rm 11,25-32) ; ou bien, cette restauration n'est qu'une figure qui s'accomplit dans la résurrection des morts et la soumission de toutes choses à la seigneurie du Christ. On sait que, pour bon nombre d'exégètes, saint Luc ne réserverait plus aux Juifs, après le passage de l'Évangile aux Nations, aucune place spécifique, quelle qu'elle fût, dans le déploiement et la pleine consommation du salut accompli en Christ.

Il faut éviter de triturer Ac 1,6-7 pour en exprimer un suc paulinien dont l'origine pourrait aussi bien se trouver en Rm 11. Peut-être découvrirons-nous les indices d'une réponse à notre question

dans le discours que Pierre adresse « au peuple » après la guérison d'un impotent (Ac 3). Dans l'appel à la repentance, l'Apôtre Pierre précise ce que celle-ci entraînera : « Le Seigneur fera venir les moments du répit et enverra l'Oint qui vous a été destiné, Jésus, que le ciel doit garder jusqu'aux temps de la restauration de toutes ces choses dont Dieu a parlé par la bouche des saints prophètes » (Ac 3,19-21). Dans ces versets apparaissent les deux termes de l'expression apocalyptique, « temps et moments » (Ac 1,7), au pluriel et sans article, comme dans l'expression, mais séparés l'un de l'autre. Si on admet que les « moments du répit » coïncident avec les « temps de la restauration universelle » ou appartiennent avec eux au même scénario de la consommation des temps, il faut convenir que la repentance du peuple juif est étroitement liée à celle-ci. Si on rapproche, comme il convient de le faire, l'expression « temps de la restauration », de cette partie d'Ac 1,6, « ...en ce *temps-ci* que tu vas restaurer... », on sera amené à opter pour la mutation sémantique qui permet d'entendre, par la restauration de la royauté en Israël, la bénédiction du Christ accordée à Israël en rémission des péchés. Ainsi, il faudrait distinguer entre le résumé que Luc donne du drame qui est au cœur des Actes des Apôtres (Ac 1,6-8) et ce qui précède ce drame, mais qui, dans la trame littéraire, vient après ce résumé : la bénédiction n'ayant pas été reçue par Israël dans son unité de peuple, le scénario eschatologique évoqué en Ac 3,21 en est bouleversé ; ce n'est qu'après la conversion des Nations, à l'aube de la consommation des temps, qu'aura lieu la restauration de la royauté en Israël, restauration entendue selon le processus de mutation sémantique décrit ci-dessus.

LE RAPPORT ISRAËL-NATIONS

Voici schématisées, les deux manières dont, respectivement, Paul, dans Rm 9-11, et Luc, dans les Actes des Apôtres, présentent le rapport Israël-Nation :

Paul part d'un fait accompli et considéré comme phase du dessein de salut :

- la mise à l'écart des Juifs a été réconciliation du monde ;
- par là, elle sera pour eux provocation à la jalousie ;
- leur admission sera vie d'entre les morts.

Luc nous présente, comme *in vivo*, un processus complexe :

– la mission auprès des Nations est mise en train sans que le refus opposé par les Juifs à l'Évangile en soit la cause ou l'occasion ;

– partout, c'est d'abord aux Juifs que Paul s'adresse ;

– c'est à ce « d'abord aux Juifs » que Luc semble indiquer, à la fin des Actes, qu'il est mis fin ;

– Luc n'omet jamais de signaler que « des » Juifs croient, et cette notation joue un rôle important dans sa théologie de l'annonce du salut à partir de Jérusalem ;

– la « restauration de la royauté en Israël », à supposer qu'il faille l'admettre dans la mutation sémantique proposée ci-dessus, n'est pas articulée à ce « temps-ci », comme elle l'est chez Paul, même si, pour celui-ci autant que pour Luc, elle appartient au Jour dont le Père seul détermine l'échéance.

C'est dans le cadre de ce drame qu'il faut lire les étapes du passage de l'Évangile aux Nations, telles que Luc les reconstruit suivant un intérêt patent pour le vrai enjeu de l'histoire, plus que pour l'exactitude de l'histoire événementielle. Tout commence par le baptême de Corneille et de ses parents et amis. Corneille est pieux et craignant Dieu, et fait de larges aumônes au peuple juif (Ac 10,2). Il est à la fois proche de ceux à qui le salut est d'abord annoncé, et sans lien d'appartenance avec le peuple qu'ils forment (cette non-appartenance est soulignée en Ac 10,45 ; 11,18). Ainsi Luc nous donne à entendre deux choses : le peuple juif a bien « raconté les hauts faits de Dieu » parmi les Nations, et Dieu a ouvert le cœur de certains des païens à leur témoignage. C'est un Juif qui baptise Corneille et l'accueille dans la communauté des sauvés (Ac 11,14 ; voir 2,47). D'autre part, Corneille peut accueillir Pierre chez lui, et c'est le fait d'avoir accepté cet accueil qui sera reproché à Pierre (Ac 11,3). Loger chez un incirconcis, manger à sa table, quelle abomination pour un Juif baptisé au nom de Jésus, mais qui n'a pu mesurer encore tout ce qu'entraîne la nouveauté de l'Évangile ! Avec

un art consommé, Luc montre ainsi que le passage aux Nations ne se fait pas sans ordre (d'abord et en premier lieu, les païens les plus proches du peuple juif, les mieux préparés à accueillir la parole du salut adressée aux Juifs) ; en même temps, il laisse déjà entrevoir le jeu de forces qui ne tarderont pas à provoquer des ruptures.

C'est à Antioche que, pour la première fois, des croyants s'adressent « aussi » à des non-Juifs. « La main du Seigneur les secondait, et grand fut le nombre de ceux qui embrassèrent la foi et se convertirent au Seigneur ». C'est à Antioche que l'on commença à donner aux disciples le nom de « chrétiens » (Ac 11,21.26). Mais, comme il le fait dès l'annonce de l'Évangile à Salamine, où il accompagne Barnabé (Ac 13,5), Paul s'adressera, partout où le porteront ses pas d'apôtre, aux Juifs d'abord. Luc prendra soin de noter chaque fois que les uns croient et que les autres restent incrédules. Cette discorde, cette *asymphônia* constante (voir Ac 28,25) au sein du « peuple » (Ac 28,26 ; citation d'Is 6, 9) finit par marquer le peuple tout entier aux yeux de Luc d'un signe qui est comme l'indice d'un domaine réservé : de cette *asymphônia* chez les fils des prophètes en réponse à la parole du salut, seules les Écritures peuvent rendre compte, elles qui, précisément, s'accomplissent dans l'annonce de cette parole (Is 6,9-10).

Après une longue genèse que marque la priorité reconnue aux fils de l'Alliance, l'annonce de l'Évangile mettra les scellés des Écritures sur la douloureuse non-acceptation de l'Évangile de la part des Juifs et se tournera exclusivement vers les Nations pour aller jusqu'aux « extrémités de la terre » (Ac 1,8), accomplissant ainsi encore les Écritures (Luc est le seul, dans le Nouveau Testament, à citer ou évoquer Is 40,5 : Lc 2,30-31 ; 3,6 ; Ac 28,28). Il faut souligner fortement que ceux qui ont cru parmi les Juifs ne sont pas de simples croyants, premiers appelés de fait. Pour Luc, le témoignage rendu à Jésus, fait Seigneur et Christ (Ac 2,36), doit venir de Jérusalem et de Judée ; dans l'accomplissement des Écritures, la constitution d'une communauté de « sauvés » (Ac 2,47) à Jérusalem est un premier temps qui permet le deuxième temps qu'est l'annonce de l'Évangile aux Nations. La solidarité des croyants avec les frères de Jérusalem

et de Judée (Ac 11,29-30 ; 24,17) et, surtout, le recours à l'Église de Jérusalem pour que soient tranchées les questions soulevées par l'accueil de l'Évangile chez les païens (Ac 15) montrent bien que la communauté de Jérusalem est considérée comme la communauté-mère.

ÉLÉMENTS POUR UNE THÉOLOGIE DE LA MISSION

Après avoir retracé à grands traits les étapes qui ont amené au tournant vers les Nations, nous voudrions, à l'aide de deux passages pris parmi d'autres dans les Actes, esquisser quelques éléments d'une théologie de la mission.

Le passage en Macédoine est précédé d'un double échec dont l'origine est attribuée à l'Esprit Saint : c'est lui qui « empêche » les Apôtres d'annoncer la parole en Asie (Ac 16,6) ; alors que ceux-ci désirent entrer en Bithynie, l'« Esprit de Jésus » ne le leur « permet » pas (Ac 16,7). Sous le laconisme de la remarque, c'est toute la question du discernement des voies de Dieu qui est ici évoquée ; plus profondément apparaît en filigrane le mystère, qu'il nous faut accueillir comme tel, de la liberté avec laquelle l'Esprit prépare les cœurs à l'annonce de la parole. Le récit, très simple et bref, d'une vision (Ac 16,9) nous « donne à penser » sur l'attente des Nations et sur l'appel inscrit dans cette attente.

Il est étonnant que les exégètes réservent si peu d'attention à cette vision très singulière d'un Macédonien qui appelle au secours. Par cet homme qui invite à passer en Macédoine, c'est encore l'Esprit qui intervient dans la mission, moins pour révéler à qui la parole du salut est destinée *hic et nunc*, que pour rendre l'apôtre attentif au besoin de secours des nouveaux destinataires de l'Évangile. Lydie assure merveilleusement les transitions : elle est de Thyatire, elle est, comme en personne, le passage même de l'Asie à la Grèce continentale, de l'Orient à l'Occident ; elle fait partie des craignant-Dieu et ainsi, pour ce pas décisif de la mission de Paul, elle représente l'ensemble des païens en cette portion qui est proche du peuple juif ; de même que Corneille de Césarée

précède les Grecs d'Antioche, ainsi Lydie de Philippes précède les Athéniens de l'Aréopage. C'est le Seigneur qui ouvre le cœur de Lydie ; elle accueille si bien la parole de Dieu qu'elle « contraint » Paul à demeurer chez elle, tout comme Corneille avait invité Pierre à sa table. L'Apôtre a été empêché par l'Esprit d'annoncer la parole en Bithynie ; par Lydie, c'est encore l'Esprit qui empêche Paul de quitter trop vite la maison des nouveaux croyants, Lydie elle-même et les siens. L'apôtre annonce les hauts faits de Dieu ; s'il est « contraint » de demeurer auprès des néophytes, c'est pour apprendre d'eux la langue en laquelle ceux-ci pourront entendre en vérité ces hauts faits, et les dire et les annoncer à leur tour en véritables témoins, non comme de simples « traducteurs », pour ne pas dire comme de simples lecteurs de traductions toutes faites.

Le discours de Paul devant l'Aréopage (l'Aréopage est le haut conseil d'Athènes ; il tire son nom de la colline sur laquelle il se réunissait primitivement ; la traduction « sur l'Aréopage » est possible, mais moins vraisemblable), ce discours fournit moins un modèle de prédication ou l'histoire d'un échec dont il conviendrait de tirer la leçon, que le symbole de la crise inhérente à toute rencontre de l'Évangile et d'une culture donnée (Ac 17,16-34). Deux versets suffisent à Paul pour introduire son propos : je vous annonce cela même que vous adorez sans le connaître. Six versets montrent que cette méconnaissance contredit à notre nature, puisque nous sommes de la race de Dieu. Deux versets concluent par un appel à la repentance en vue du Jugement, un Jugement confié à un homme ressuscité des morts. Certes, Paul argumente à partir de données de la culture de ses auditeurs, – et cela peut être souligné jusqu'à l'excès par une missiologie de l'« immanence », – mais c'est pour mettre en évidence un illogisme, une ignorance, et plus exactement encore, une méconnaissance : si nous sommes de la race de Dieu, comme le dit l'un de vos poètes, nous ne devons pas penser que la Divinité soit semblable à de l'or...

Bref, habilement, mais sans complaisance, Paul amène son discours sur un appel à la repentance, ce qui le conduit à motiver cet appel par l'évocation du Jugement, et cette évocation lui permet

de rendre témoignage à un homme que sa résurrection d'entre les morts accrédite comme juge. Le sommet du *climax* est évidemment atteint par l'affirmation qu'un homme est ressuscité des morts. C'est cette affirmation qui provoque les réactions de l'auditoire, moquerie ou ironie. Double réaction qui semble laisser aux « quelques » hommes qui embrassent la foi la place d'une petite minorité. Mais c'est sur la mention de ces conversions que se termine le récit, ce qui donne littérairement toute son importance au fait que la foi ait pu être éveillée dans des circonstances aussi contraires.

On peut récrire le discours de Paul autant de fois qu'un nouvel « aréopage » se réunit pour écouter la parole de Dieu ; chaque fois, on peut le faire avec le souci de mettre en plus grand relief ce qui « prépare » l'Évangile, ce qui, de l'Évangile, est déjà là avant son annonce et qui ne demande qu'à être repris et réarticulé dans la confession de la foi. Il reste qu'aucune tradition religieuse ne peut passer de plain-pied à la reconnaissance d'un homme que Dieu, en le ressuscitant des morts, destine à juger les vivants et les morts. C'est essentiellement cela que le discours devant l'Aréopage nous dit et redit sans cesse avec la même force. Chacun est appelé à entendre les hauts faits de Dieu dans sa propre langue (Ac 2,8.11) ; mais il s'agit bien d'un appel, d'une grâce, et aucune langue ne peut faire l'économie de la crise, au sens johannique du terme, que représente le fait que l'Évangile vient dire en elle la folie de ce qu'elle n'avait pas conçu, le scandale qui met en porte-à-faux tout ce qu'elle n'avait jamais pu exprimer d'attente et d'espoir.

Les trois passages qui, dans les Actes, annoncent le tournant de l'Évangile proclamé parmi les Nations, contiennent chacun un verbe prégnant de signification théologique ; c'est en méditant brièvement sur chacun de ces verbes que nous voudrions compléter l'esquisse d'une théologie de la prédication de l'Évangile aux Nations d'après saint Luc. Notons au préalable que les deux premières annonces ne font que préparer la troisième, puisqu'elles ne sont suivies d'aucun changement dans la conduite de Paul ; partout, c'est d'abord aux Juifs que l'Apôtre continue de s'adresser. Luc se ménage ainsi le moyen de préparer ses lecteurs à un dénouement dramatique. À

Antioche de Pisidie, Paul et Barnabé déclarent aux Juifs : « C'était à vous d'abord qu'il fallait annoncer la parole de Dieu. Puisque vous la repoussez et ne vous jugez pas dignes de la vie éternelle, eh bien ! nous nous tournons vers les païens » (Ac 13,46). Se tourner vers les païens, tout le drame des origines chrétiennes vient se dire dans cette expression. L'apôtre ne « se tourne » pas sans « se détourner », sans se croire autorisé à considérer un refus comme momentanément inébranlable et, donc, comme vaine la persistance de l'appel. Le passage aux Nations aurait dû se produire sous les espèces d'une invitation au partage, sous les espèces de cette réconciliation entre Juifs et Nations dont Paul était le ministre, au dire de l'Épître aux Éphésiens (Ep 3,7). En fait, la réconciliation advenue et offerte une fois pour toutes en Christ, – et cette « fois pour toutes » couvre tout le temps de l'édification du Corps du Christ jusqu'à la Parousie, – cette réconciliation n'a pas empêché l'*asymphônia* au sein du peuple juif, ni, dans l'annonce de l'Évangile, ce tournant dramatique dont nous parlons. Tournant débouchant sur la richesse des Nations à « baptiser » en Christ, mais laissant aussi cheminer sur cette voie le risque de l'oubli des origines, le risque du ressentiment contre ceux qui n'ont pas accueilli la parole, de la suffisance à leur égard, de la prétention à juger et condamner, le risque d'un appauvrissement, sinon d'une falsification dans l'affirmation de l'accomplissement des Écritures.

La deuxième annonce est faite à Corinthe : « ... désormais, c'est aux païens que j'irai » (Ac 18,6). *Aller chez, demeurer auprès de* (Ac 16,15)... malgré les risques évoqués ci-dessus, c'est tout le travail du levain de l'Évangile dans la pâte du monde qui est ici rendu possible, qui est exigé. Soulignons d'abord ce que nous avons dit en d'autres termes à propos du discours devant l'Aréopage : le levain de l'Évangile ne fait lever la pâte qu'après y avoir été mis « de l'extérieur », et ne la fait lever qu'en la « travaillant ». Mais, si l'Évangile ne prend pas corps sans rupture, sans crise, sans mettre le terrain qui l'accueille en travail de mort et de résurrection, il reste qu'il prend vraiment corps. La foi se sait elle-même avant d'être annoncée ; mais elle apprend aussi ce qu'elle est de cela même qu'elle suscite.

En ce sens-là, la foi n'est jamais pure traduction ; au prix de tout un travail proprement charismatique de discernement et de créativité, elle est chez elle, elle est appelée à être chez elle en chaque langue, en chaque culture. Un pain n'est jamais la « traduction » d'un autre pain, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

La troisième annonce du passage de l'Évangile aux Nations clôt les Actes, ou plutôt, les ouvre sur un temps de l'Église qui court encore : « ... c'est aux païens qu'a été envoyé ce salut de Dieu » (Ac 28,28). C'est Dieu qui envoie son salut. Il n'est possible d'échapper aux risques entraînés par le drame du « tournant », il n'est possible à l'annonce de l'Évangile de transférer les richesses des Nations au Christ, que si les témoins, les envoyés se reconnaissent précisément comme envoyés et comme serviteurs de cet envoi que Dieu même fait de son salut. Aussi paradoxal que cela paraisse à notre logique spatiale, en ressuscitant son Fils, en l'exaltant à sa droite, le Père l'envoie nous bénir (Ac 3,26). L'envoi des témoins ne succède pas à l'envoi du Christ. L'envoi décisif du Christ, c'est identiquement sa Résurrection, et cet envoi, qui est bénédiction, couvre tout le temps de l'Église (voir Lc 24,50-51). L'apôtre n'est qu'un serviteur en qui et par qui agissent le Seigneur Jésus-Christ et son Esprit. C'est quand il chosifie son envoi, que l'apôtre oublie ou pervertit le drame dans lequel est inséré son témoignage, ou qu'il empêche l'Esprit de donner à chacun d'entendre l'Évangile dans sa langue.

*
* *

Si l'interprétation que nous avons proposée d'Ac 1,6-8 est juste, le passage de l'Évangile aux Nations ne saurait ignorer l'horizon de son déploiement : la bénédiction finale promise au peuple juif en Christ. Au cours de ce déploiement, l'annonce du salut doit éviter de se méprendre sur la clôture de ce temps des origines qui se savait lié par une priorité et qui en savait tout le caractère de « moment » (*kairos*) premier dans les temps de l'accomplissement des Écritures

en Christ : « C'est pour vous d'abord que Dieu a ressuscité son Serviteur » (Ac 3,26). Il y a un « c'est pour vous d'abord » qui demeure. Comment le témoin pourrait-il *se tourner vers* les Nations, aller vers elles, sans concevoir en lui-même une parole de vérité, fût-elle de balbutiement, sur le tournant qui précède ce passage, qui l'a rendu possible, et sans se laisser mettre en travail d'une parole à adresser à ceux qui n'ont pas encore reconnu l'accomplissement de la promesse faite à leurs pères ? Saint Paul parle d'une provocation à la jalousie (Rm 11,11.14). Les chrétiens, au cours des siècles, se sont scandaleusement rendus inaptes à cette provocation. Quoi qu'il en soit, il ne faudrait pas tirer de l'affirmation que Luc prête à Paul, « eux (les païens), ils entendront » (Ac 28,28), le présupposé suivant : les Juifs n'ont pas entendu, et n'entendront pas. Bien plutôt, devant une non-acceptation, le témoin est appelé à donner son attention à une parole captive dont il ne peut juger, mais qu'il doit aussi accueillir et garder dans son cœur, jusqu'à ce que Dieu la libère et l'accomplisse.